

Irène Houssin

Une ironie insistante *

Freud invite ses patients, dès les premières rencontres, à parler librement à leur guise, sans ordre établi. Il emprunte quelques références à l'exploitation minière, pour dire que le matériau apporté par le patient est au travail analytique ce que le minerai brut est au travail de la mine. De la roche on extrait une pierre précieuse. Ainsi, d'une parole non censurée, apparaissent les éléments les plus précieux du discours du patient.

Dans ma pratique analytique, j'ai un questionnement concernant la temporalité entre le passage des entretiens préliminaires aux séances sur le divan. Autrement dit, à quel moment nous passons d'un face-à-face au travail analytique allongé.

Je vais parler d'une jeune patiente que je reçois depuis un certain temps. Elle consulte à la suite d'un événement qu'elle a vécu dans la rue et qu'elle qualifie elle-même d'étrange. Elle souhaite comprendre ce qui lui est arrivé. Je tiens à préciser qu'elle s'intéresse beaucoup à la psychanalyse, c'est la raison pour laquelle elle a choisi de déposer sa parole auprès d'une psychanalyste lacanienne. Lors des entretiens en face-à-face, la patiente vient régulièrement et parle facilement d'elle, elle questionne son histoire.

De mon côté, c'est l'occasion de savoir ce qui a amené la patiente à se mettre systématiquement en danger. Comme le disait Freud, ces entretiens sont un moment privilégié pour questionner, recueillir des informations et évaluer. De ce fait, le patient guidé par les questions de l'analyste est moins libre dans sa parole.

Dans le cas de cette patiente, je me suis longtemps demandé ce qui me retenait de lui proposer de passer au divan, pour quelles raisons je ne parvenais pas à lui suggérer de s'allonger. Je savais que ce qui me faisait douter du passage au divan n'avait rien à voir avec la structure de la patiente. Ce n'est

* [↑](#) Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Des premiers entretiens à la séance analytique », le 19 mars 2026, à Paris.

pas la structure, névrose ou psychose, qui détermine le passage au divan. Concernant cette patiente, ce qui me retenait, c'étaient ses réflexions très moqueuses à l'égard de la psychanalyse et sa psychanalyste.

Lors d'une séance en face-à-face, elle a montré du doigt le divan, en me disant : « À quoi sert-il ? », en souriant d'un air moqueur. Elle peut être aussi sarcastique et me dire : « Vous voulez me normaliser, me trouver un mari. » J'en profite pour lui expliquer le dispositif. Et je lui demande si cela l'intéresse... Et nous en restons là, j'arrête l'entretien.

À la suite d'un contrôle, je lui ai proposé de s'allonger, ce qu'elle a accepté. Sur le divan, elle a poursuivi ses réflexions moqueuses et ses critiques envers la psychanalyse. Elle se moque du dispositif analytique.

Depuis quelques mois, la patiente poursuit les séances allongées. Son ironie incisive persiste. Cependant, je trouve quelque chose de modifié. Lors d'une séance, elle m'a dit : « Je ne me moque pas de vous, je critique mes propos. »

Je tiens à préciser qu'à ses critiques, je réponds soit avec des questions, soit avec des silences, toutes les interventions sont valables. Je me demande si cette attitude hostile envers la psychanalyse sur un ton ironique pourra continuer à la maintenir dans le dispositif psychanalytique.

Freud nous a rappelé, dans un fragment d'une analyse d'hystérie, en parlant de la cure psychanalytique, que les tendances d'un patient hostile doivent être éveillées puis servir dans le travail analytique. Ainsi, Freud avancera sa fameuse phrase en parlant du transfert négatif et de sa fonction dans la cure : « Le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner à chaque fois et en traduire le sens au malade ¹. »

1. [↑](#) S. Freud, « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 88.